

Un sifflet, par Berthe Balley

Autor(en): **Balley, Berthe**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le pays du dimanche**

Band (Jahr): **7 (1904)**

Heft 39

PDF erstellt am: **01.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-254080>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LE PAYS ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

* * POUR LA FAMILLE * *



PARAISSANT



A PORRENTUAY



N° 39

Supplément du Dimanche 25 septembre

1904

UN SIFFLET, par Berthe Balley

I
C'était le 8 janvier : jour néfaste pour les malheureux qui ne savent où ils coucheront le soir, jour du terme, en un mot, pour les petits loyers. Il faisait un temps sec et froid que le vent du nord rendait glacial. Quelques femmes, auxquelles une promenade hygiénique avait sans doute été recommandée ou qui, peut-être, afin d'éviter la foule, se rendaient, dès le matin, aux grands magasins du Louvres, où avait lieu une exposition générale, se serraient frileusement dans leurs fourrures, dissimulant leur visage sous la voilette et le boa. Des hommes se rendant à leur bureau, le col relevé, hâtaient le pas, les mains dans les poches de leur paletot, en murmurant de temps à autre : — Br... qu'il fait froid !

Les camelots, marchands de lacets, épingles à tête noire, et autres petits débitants de jouets à 95 cent. ou 1 fr. 45, profitant de l'époque récemment passée du jour de l'an, et n'ignorant pas que lorsqu'il s'agit de faire des cadeaux, il y a toujours des retardataires, longeaient les quais pour gagner, en traversant la place Saint-Germain-l'Auxerrois, les diverses entrées des magasins du Louvre.

Une jeune fille, paraissant âgée d'environ vingt ans, mince, pâle, à la figure douce, coiffée d'un petit chapeau noir tout simple, vêtue d'une robe de même couleur non moins modeste et d'une jaquette étriquée, dont le drap semblait bien léger, sortit d'une des maisons les plus humbles de la rue Muller, traversa la rue de Rivoli, la place de l'Hôtel-de-Ville, gagna le quai de Gesvres, puis celui de la Mégisserie. Elle était suivie d'un superbe chien mouton noir, frisé. Malgré le froid, elle marchait lentement, la tête baissée, les bras serrés le long du corps, les mains croisées, emprisonnées dans de vieux gants de laine, soigneusement raccommodés au bout des doigts. De temps en temps, elle s'arrêtait, comme hésitante, relevait la tête, se retournait pour appeler le chien qui, se tenant toujours à

peu de distance, accourait aussitôt ; elle le regardait d'un oeil triste et, la bête sur ses talons, reprenait sa marche.

Arrivée au quai de la Mégisserie, elle s'arrêta de nouveau. Un banc se trouvait là : elle s'y laissa tomber, défaillante, épuisée ; ses yeux vagues errèrent autour d'elle... Le quai, en ce moment, était désert. Le chien s'approcha de sa jeune maîtresse... Intelligent, il semblait partager sa peine. Tout à coup, il sauta sur le banc, et la jeune fille, l'entourant de ses bras, le couvrit de baisers et de larmes.

En cet instant, un jeune homme d'une trentaine d'années tournait le coin du quai.

Il s'arrêta devant ce tableau.

La jeune fille, ayant rapidement essuyé ses yeux, se leva et se dirigea vers un magasin devant lequel on apercevait des cages nombreuses de toutes grandeurs.

Dans une vingtaine de ces cages, placées à droite et à gauche de l'entrée du magasin, au-dessus de celles des lapins, des pigeons, des pintades et des écureuils, des oiseaux de toutes sortes chantaient, volaient ou se reposaient, serrés les uns contre les autres, perchés sur les bâtons de leur prison grillée. De chaque côté de la porte à l'intérieur, des perroquets et des kakatoës se balançaient, suspendus à leur perchoir.

Arrêtée devant la boutique, la jeune fille, charmée, contemplait les oiseaux. On eût dit qu'elle avait oublié le but de sa sortie. A quelque distance, le jeune homme dont nous avons parlé, posté devant un magasin de quincaillerie, la suivait du coin de l'oeil, ne perdait pas un de ses mouvements, tout en ayant l'air absorbé dans la contemplation de la vitrine, où il ne se trouvait, — on l'eût bien étonné en le lui faisant remarquer, — que des lampes de cuisine et des irrigateurs.

Soudain la jeune fille parut se souvenir pourquoi elle était là, à cette heure et par ce froid terrible. Un frisson subit la ramenait au sentiment de la réalité,

Le jeune homme, la voyant sortir de son admiration muette, fit quelques pas, croyant qu'elle allait s'éloigner. Il n'en fut rien, et il dut s'arrêter de nouveau, cette fois, devant un magasin d'ustensiles de pêche qu'il ne vit pas plus qu'il n'avait vu les instruments peu poétiques de la boutique précédente.

Sa curiosité fut bientôt vivement excitée. La jeune fille, maintenant, inspectait chaque cage. Elle examina l'une d'elles, renfermant des chats. Ce n'était pas ce qu'elle cherchait.

Découragée, elle se redressa, et avec un léger haussement d'épaules, fit quelques pas en avant ; elle allait se décider à franchir le seuil du magasin, quand, se retournant pour appeler son chien, elle se trouva en face d'un homme ivre qui, en la regardant, se mit à rire d'un rire bête, et lui adressa des paroles dont elle ne comprit pas bien le sens, mais qui l'effrayèrent et firent monter le rouge à son front.

Elle s'éloigna rapidement.

Arrivée devant une boutique semblable à la première, elle parut de nouveau disposée à entrer ; mais l'ivrogne l'avait suivie. De plus en plus craintive, elle poursuivit sa route.

Le jeune homme avait abandonné les ustensiles de pêche et, intrigué par les allures de cette charmante inconnue qui l'intéressait, il se dit qu'il ne devait point la perdre de vue, afin de découvrir dans quel but elle se promenait ainsi avec son chien.

La jeune fille allait pénétrer dans la cour du Louvre quand, soudain, elle aperçut un marchand de chiens arrêté au bord du trottoir.

L'homme avait un havanais sous chaque bras ; autour de lui couraient des griffons, des carlins et des terriers gros comme des rats.

La jeune fille attacha une corde au collier de son caniche et, timidement, s'avança vers le marchand.

— Monsieur ! dit-elle d'une voix douce.

Il n'entendit pas.

— Monsieur ! répéta-t-elle plus fort.

Il se retourna.

— Monsieur, fit-elle sans reprendre haleine, voudriez-vous acheter mon chien ?

— Votre chien ? dit-il surpris, en toisant à la fois et celle qui lui parlait et l'animal ; vous voulez le vendre.

— Oui, Monsieur.

Des pleurs, qu'elle refoula, vinrent mouiller ses paupières.

— C'est une belle bête, ajouta-t-elle, et si bonne !

— Il est vieux, dit le marchand, qui lui avait ouvert la gueule pour voir ses dents ; combien en voulez-vous ? Dix francs ?

— Oh ! Monsieur ! c'est impossible ; la personne qui l'a donné à ma mère l'avait acheté deux cent francs.

— Combien pensiez-vous donc le vendre ?

— Mais... balbutia-t-elle, cinquante francs.

— Cinquante francs ! Jamais de la vie, un animal qui a au moins dix ans. Je vous en donne vingt francs et il est bien payé.

— Non, il me faut au moins quarante francs.

— Ce n'était pas la peine de me faire perdre mon temps, Bonjour.

Il s'éloigna à grands pas.

La pauvre enfant restait clouée au sol. Elle pleurait.

— Mon Dieu ! murmurait-elle, comment faire ?

Pendant son colloque avec le marchand, le jeune homme avait passé près d'eux et, comprenant ce dont il s'agissait, il avait ralenti le pas. Bientôt il se trouva marcher de front avec l'homme aux chiens.

— Combien cette jeune fille veut-elle vous vendre son chien ? interrogea-t-il.

— Cinquante francs.

— Donnez-les lui, je vous l'achète soixante-dix. En voici cinquante, vous aurez le surplus en me livrant l'animal. Je vous attends.

— Bonne affaire ! murmura l'homme en empochant l'argent ; je vais le lui payer quarante.

— Mademoiselle ! cria-t-il.

Elle sursauta. Ses yeux eurent un éclair de douloureuse joie.

— Mademoiselle, dit l'homme arrivé près d'elle, voulez-vous me le donner pour trente francs ?

— Je le voudrais, dit-elle tristement ; mais c'est le jour du terme et il nous faut cinquante francs. Oh ! sans cela ma mère et moi ne l'aurions pas vendu, allez, notre pauvre Tom !

— Vous m'avez dit quarante francs tout à l'heure.

— Ah ! Eh bien ! prenez-le. Pour dix francs que nous ne pourrions lui donner, j'espère que le propriétaire ne nous chassera pas...

Elle tendit au marchand la corde du chien.

— Voici les quarante francs.

— Merci, dit-elle. Va, Tom, suis Monsieur.

Mais comme il partait, entraînant l'animal qui tirait sur la corde pour rejoindre sa petite maîtresse, elle courut après lui.

— Monsieur, laissez-moi l'embrasser encore une fois.

Et, se baissant, elle baisa le museau du chien qui lui léchait le visage.

L'homme était ému. On eût dit qu'il avait un remords. Il regarda la jeune vendeuse avec compassion.

— Tenez, Mademoiselle, balbutia-t-il, je vois que vous avez réellement besoin d'argent... Quand on n'est pas riche, il faut s'entr'aider... Je ne voudrais pas que pour dix francs votre propriétaire vous fit de la misère... les voilà.

Il lui mit dans la main la petite pièce d'or et, la laissant stupéfaite, sans attendre un remerciement, il s'éloigna rapidement.

— Faut être honnête, murmurait le marchand, et puisque ce Monsieur m'a dit de donner à la petite cinquante francs... Voilà le chien, dit-il au jeune homme près duquel il arrivait.

— C'est bien, fit celui-ci, lui remettant les vingt francs et prenant la corde qui tenait l'animal.

— Je lui en ai donné cinq de plus... elle avait l'air si malheureux ! Cet argent était pour payer leur terme à elle et à sa mère.

— Vous êtes généreux !... dit le jeune homme en souriant d'un air incrédule. Voici vos cent sous.

— Il ne m'a pas cru, pensa le marchand de chiens en partant un peu honteux ; mais bah ! il est riche celui-là... il a le moyen de payer...

(A suivre.)

Berthe BALLEY.